

NOTES BIBLIQUES & PREDICATIONS

16 mars 2008

Pasteur Didier Fiévet

Textes :

Philippiens 2, v. 6 à 11 ,
Matthieu 20, v. 29 à 31,
v. 11

Esaïe 50, 4-7

Notes bibliques

Ésaïe 50, v. 4 à 7

Ésaïe signifie : "Yah sauvera". Ça résume finalement la portée du message prophétique que propose ce livre composite : la certitude du salut que Dieu offre. Dans le texte hébraïque, le nom plus bref d'lesha'Yah l'apparente au nom de Jésus. Le NT ne s'y trompe pas qui cite Ésaïe 25 fois. On distingue dans ce livre prophétique au moins deux, le plus souvent trois parties :

1 à 39, attribuée à Ésaïe

40 à 55, le "deutéro- Ésaïe" œuvre d'un auteur anonyme que la tradition juive et chrétienne attribuent au Prophète, et

56-66, le "trito- Ésaïe" de rédaction encore plus récente et à portée universaliste.

Notre passage de ce jour appartient donc au second Ésaïe, sans doute pas rédigé par Ésaïe lui-même. Si la tradition l'y rattache, c'est parce qu'il y souffle un vent de salut. Rattacher le salut que Jésus vient signifier solennellement à Jérusalem au prophète Ésaïe a plusieurs mobiles : C'est tout d'abord inscrire le salut dans l'histoire d'une promesse. C'est aussi l'inscrire dans une réalité incarnée. Rien n'est plus absurde, incompréhensible, pour un juif que de penser le salut dans un au-delà de la réalité. Ésaïe rappelle l'enracinement socio-politique du salut. Pas de salut qui ne passe par la dédicace du pouvoir politique à la justice sociale et par l'effacement du pouvoir religieux face à la véritable quête du cœur. Que les chrétiens rattachent l'avènement de Jésus à la prédication d'Ésaïe souligne cette double dimension : Il réalise, il incarne la promesse. Et cette incarnation va contester l'ordre moral, social, politique, économique et religieux. Le salut passe par cette incarnation. Le petit cortège qui monte vers Jérusalem, qui se donne des airs de "caravane du salut" est le triomphe d'une prophétie. Mais on sait bien qu'à Jérusalem, on tue les prophètes... C'est d'une certaine façon ce qu'annoncent nos 3 versets (à mon avis, il faut lire 4 à 11).

Les découpages "œcuméniques" sont bien réducteurs !). Dieu, dans les versets 1 à 3, déplore que personne n'écoute sa promesse de salut. Personne sauf le prophète, à qui le Seigneur a donné "la langue des disciples" (le mot veut dire des "apprenants", ceux qui se mettent à



l'écoute, brûlant du désir d'entendre au-delà des mots Celui qui les insufflent et les prononcent.) On remarque que pour que le prophète entende (écouter) Dieu lui donne une langue (parler), une poétique. Entrer dans l'écoute fidèle (c'est-à-dire confiante) du salut, c'est recevoir une poétique de vie.

Dire que le chrétien et l'Église ont une vocation prophétique, c'est être à la croisée d'une écoute qui ne se donne que dans une poétique de vie ! C'est un thème possible de prédication. On s'attachera à souligner l'apparente opposition entre écouter et parler, qui ne se résout que dans le don de ce qui est en fait une quête. Être disciple, c'est d'abord être en désir d'apprendre la langue de l'écoute (c'est ce que signifie, à proprement parler le mot grec mathètès, disciple). Et cette langue ne se développe, ne se déploie que dans une tension entre écouter et parler : Le Seigneur m'a donné la langue des "appreneurs". Et le but de cette langue, c'est de relever ceux qui sont abattus. La dépression n'est pas un mal moderne, c'est un mal omniprésent. Lassitude des jours de malheur qui se répètent et nous font croire que dans son silence, Dieu est lointain.

Le rôle du prophète, c'est d'attester la parole qui relève. C'est de lui donner corps. C'est de l'incorporer, c'est de lui prêter chair. Car cette parole ne peut se donner que dans la chair : le salut est ici, ou n'est pas. Il est de chaque matin, ou n'est pas. Être prophète, c'est apprendre à écouter le salut qui chaque matin se lève avec le soleil. Rappelons cette phrase de Luther : "l'Écriture est parfois obscure, mais elle a la clarté du soleil de mon salut !" (Je cite de mémoire). Le prophète est l'apprenant de la langue du salut. Il l'apprend en la faisant advenir sur la terre, alors que ce n'est pas sa parole. Il est à la croisée d'une parole qui ne lui appartient pas, qui vient d'un Autre, mais qui ne peut résonner qu'au travers de sa bouche. Telle est la poétique du salut, vocation de l'Église, des chrétiens, du chrétien. L'étrangeté de cette parole pour la terre, pour le monde, pour l'humanité est complète, car Celui qui parle ne se voit pas, en ce sens qu'il ne correspond pas à l'aboutissement de la langue des "savants" (ceux qui n'apprennent plus). Dieu n'est pas l'aboutissement des attentes religieuses des humains, Il ne coïncide pas avec ce que les humains appellent Dieu. D'où le rejet dont est victime le prophète. Un passage, donc, qui permet de développer ce qu'être disciples veut dire. (on pourra le rattacher au récit néo-testamentaire où les disciples acclament Jésus)

Philippiens 2, v. 6 à 11

Nous voici devant ce qui semble être une des plus anciennes confessions de foi chrétienne. Un des premiers textes de liturgie chrétienne connu. Cette remarque n'est pas sans intérêt quant à la façon dont nous aborderons le texte : c'est l'utilisation polémique (Paul écrit aux Philippiens pour argumenter contre eux) d'un texte liturgique. On rappelle, au passage, ce que signifie liturgie : "service public". C'est un service d'expression et de mémoire, il offre un cadre structuré (qu'on doit donc retrouver d'une fois sur l'autre) à l'expression des aspirations, regrets, doutes et espérances d'une communauté. La liturgie permet de trouver un cadre commun qui jalonne la vie des fidèles. Elle est comme la mise en commun rythmée et codifiée de la parole de chacun. C'est un lieu de mémoire qui fait ancrage au temps du silence et des questions, qui fait expression au temps des trop fortes charges émotionnelles qui deviendraient exhibitionnisme ; c'est un lieu de pudeur, pour délimiter un champ de possible mais pas nécessaire rencontre.

Paul utilise ce texte pour parler de la situation de l'Église et de la sienne : l'annonce de l'Évangile progresse. Mais reste menacée : Paul est en prison (1:12), le Christ est annoncé parfois de façon intéressée (1:15-17), la communauté est divisée (1:27), et des prédicateurs judaïsants (3:2) sévissent ! Pour la victoire d'un Messie reçu aux cris de Hosanna ! Voilà bien une suite peu glorieuse... D'où le risque de déception et de découragement. Quand on voit l'état de la planète, et particulièrement les responsabilités en la matière des nations dites chrétiennes, après deux mille ans de christianisme on peut aussi être dans la peau des Philippiens ! Erreur, dit Paul. Vous vous êtes trompés de Seigneur. Vos Hosanna, pour sincères qu'ils fussent, n'en étaient pas moins abusés. Si nous en sommes là, c'est parce que vous vous trompez sur votre propre vie : vous la lisez glorieuse là

où elle est piteuse, heureuse là où elle est malheureuse, vivante là où elle est morte. Erreur à propos de votre vie, parce qu'erreur à propos du Christ ! Relisez donc ce que vous dites dans vos offices : Christ est Dieu. Pourtant, cette divinité, il ne s'y est pas accroché (le verbe grec est harpadzo, qui en français va donner Harpagon). Dieu, en Christ, ne se cramponne pas à son essence divine. Il devient humain. Il s'évide : il laisse du vide en lui, de l'espace. Le verbe grec kenoo, désigne à proprement parler l'action d'évider un roseau pour en faire une flûte. Dieu, en Christ, se creuse. Là où les attentes humaines le comprenaient comme un plein, une plénitude, une sphéricité, en Christ, Il se dévoile comme évidé, comme ayant perdu une part de lui-même. Ayant consenti à cette perte. Et c'est peut-être dans cette perte que réside le salut... J'y reviendrai. Ce consentement, il l'a fait pour servir. Servir son dessein de salut pour l'humanité. Servir la cause de l'humanité : Lui qui était Dieu s'est fait homme, pour que l'humanité cesse de vouloir se faire Dieu ! (cf. Gn 3 : "Vous serez comme des dieux") Et cela, Il l'a fait jusqu'à la mort. Dieu, en Christ, s'est rendu obéissant à lui-même jusqu'à épouser totalement la condition humaine, jusqu'à la mort. Et jusqu'à la mort infâme et infamante de la croix, marque de la violence la plus cruelle, de l'injustice la plus évidente (un innocent condamné au nom de la loi), de la solitude la plus désespérée. L'incarnation ne constitue pas un trois petits jours - trois petits tours sur terre, mais bel et bien la totalité du chemin.

Il faut toujours bien avoir présent à l'esprit que Christ est Dieu. Il faut donc interpréter le mot obéissance, non pas comme l'obéissance de Jésus à un Père indigne (qui voudrait sacrifier son fils à son propre plan !) mais comme le consentement de Dieu à se dessaisir de sa propre divinité. Il faut garder ça à l'esprit, constamment, sauf à faire de Dieu un monstre sadique. Ce qui a toujours des conséquences sur les relations que les humains entretiennent avec Dieu, c'est-à-dire sur la foi. Une grande part de l'athéisme contemporain trouve son origine dans cette figure sadique de Dieu qu'a induite une mauvaise interprétation de Dieu. Une grande part de la charge de culpabilité et de dette qu'éprouvent les chrétiens est souvent liée à cette compréhension sacrificielle, mal comprise. Avoir un Seigneur qui ne se donne pas dans la plénitude triomphante, mais dans l'abaissement, le service et l'évidement de soi, a forcément des conséquences sur la compréhension que peut avoir l'Église d'elle-même. Elle ne peut plus se considérer comme devant être triomphante, pleine, unitaire, pure et dominatrice. L'espoir ne peut plus venir d'elle-même, mais du don de Jésus-Christ. Le recours à la loi n'est pas plus satisfaisant, car il commande une mise en conformité qui à son tour est source d'orgueil. La justification de l'Église ne vient ni de sa doctrine, ni de sa perfection morale ou religieuse, mais de son Seigneur qui n'est pas l'aboutissement des attentes religieuses humaines (cf. 3:4-7). L'Église ne peut plus chercher son espérance dans sa rectitude doctrinale ou morale, pas plus que dans son rayonnement, mais dans son attachement à Christ (3:8). En ce jour de Rameaux, il faut se souvenir que les disciples que nous sommes sont toujours pris en porte-à-faux par Jésus-Christ qui se révèle toujours autre que ce que nous pouvons imaginer. Qui nous précède sur le chemin, qui va à Jérusalem abolir définitivement tous les sacrifices. Il est aussi possible de prêcher sur ce thème du décalage entre attentes religieuses incarnées par les acclamations des disciples et les traits sous lesquels Jésus va se dévoiler, les traits sous lesquels Jésus va dévoiler Dieu, condamné et mourant à la croix, soustrait à l'emprise de la mort sans pour autant revenir à "l'avant-mort" ! Toujours Autre ! C'est un décalage qui est fécond, parce qu'il ouvre, qu'il évite les crispations dogmatiques, les chosifications idolâtres. Il libère de la culpabilité (notre devenir, notre identité ne dépend pas de nos manquements), des attentes sociales, familiales qui s'exercent sur nous : elles ne sont jamais sacrées, je suis toujours attendu, appelé ailleurs, pour découvrir un Dieu inouï. C'est une Bonne Nouvelle que celle d'un Dieu qui se démarque systématiquement de toute représentation sacrée !

Matthieu 20, v. 29 à 21, v. 11

Jéricho est la cité offerte par Dieu à Samuel, clé de la terre promise, ouvrant les verrous de la peur, la ville qui ne devait pas être reconstruite. Or voici que la ville vit, que s'y trouve deux aveugles. Comme si l'histoire "historique" et l'histoire religieuse étaient revenues sur le décret prononcé par les Écritures : avec Dieu, la vie n'est jamais un destin écrit une fois pour toutes. Ici, ça va même être lieu d'un dévoilement : Jésus Fils de David

est Seigneur ! (Seigneur, c'est le titre divin, celui que souvent nos Bibles traduisent par l'Éternel, à savoir celui dont l'identité demeure cachée). Pour ce jour des Rameaux, le lectionnaire propose le texte des "rameaux" couplé avec celui qui le précède de la guérison de deux aveugles.

A la sortie de Jéricho, Jésus guérit deux aveugles. Ce qui frappe, c'est que ce sont les aveugles qui crient et la foule qui veut les faire taire. Ils crient plus fort jusqu'à ce que Jésus les entende et les guérisse. Lors de la montée vers Jérusalem, c'est la foule qui crie, jusqu'à en émouvoir la ville. Mais quand on lui demande qui est cet homme, ils répondent à côté (Prophète de Nazareth), comme si c'était eux les aveugles. Comme si ce qu'ils avaient vu les avait induits en erreur. Dans cet autre décalage, c'est comme si Matthieu disait : la véritable reconnaissance, la véritable louange, elle était dans la bouche des aveugles, les seuls capables de dire Seigneur (c'est-à-dire le titre divin) et non pas dans la bouche de la foule admirative. La véritable louange ne vient pas de la foule qui voit en lui un vrai prophète qui vient au nom de Dieu, mais de l'appel au secours, du lien de la confiance dernière, qu'ont crié ces aveugles. Comme si l'Église qui célèbre l'entrée triomphale de son Seigneur était invitée à le confesser non du haut de sa superbe religieuse, mais de sa blessure, de son aveuglement qui toujours passe à côté du Messie. Pour le dire avec d'autres mots, le miracle comporte toujours le risque d'amener une méconnaissance du Christ : on le prend pour un faiseur de miracles au lieu de voir en lui le Messie véritable. C'est bien ce qui se passe avec ces deux textes : les seuls à le reconnaître comme tel, c'est les deux aveugles. Comme si la foule était aveuglée par la guérison miraculeuse, et ceux qui étaient réputés aveugles étaient en fait les seuls à voir ! Nos Églises feraient bien de s'en souvenir, plutôt que de se cantonner dans leur respectabilité religieuse ! Et c'est une Bonne Nouvelle pour tous les aveugles de la terre !

Proposition de prédication

Jésus-Christ est Seigneur ! C'est une affaire entendue ! Alléluia, amen ! Circulez, tout a été dit !

Mais, dis-moi, quel est-il ce Seigneur ? Dis-moi quel est ton Seigneur et je te dirais qui tu es...

Jésus, dans le texte des rameaux règne en maître : il donne des ordres, il dit ce qui va se passer, il prévoit les réactions des gens, souffle la réponse qui convient et délivre le dénouement de l'histoire. Et c'est bien ainsi que la plupart du temps la Seigneurie de Jésus-Christ est envisagée : homme de Dieu, il régit tout ce qui se passe sur cette terre et au ciel. Et on lui demande pieusement de nous indiquer la bonne attitude pour que sa volonté s'accomplisse. Tous les bons chrétiens font ça. Chacun à sa manière. Les uns au parvis des églises, rameaux à la main, les autres drapés dans la sobriété d'une adoration tout intérieure, chacun persuadé d'accomplir la volonté divine. Et ainsi d'être introduit dans la troupe qui monte à Jérusalem fière de son Messie... Fière et triomphante ! On ne sait qui ils applaudissent : leur prophète ou eux-mêmes ? C'est la procession des "adorateurs-détenteurs" qui entre à Jérusalem ! C'est la célébration des adorateurs-détenteurs qui retentit si souvent dans nos églises. Et on a toutes les bonnes raisons pour ça : les prophètes l'avaient annoncé ! La Bible est de notre côté : Jésus-Christ est le Seigneur ! La vérité est dans notre camp... Dis-moi quel est ton Seigneur ? Comment règne-t-il sur le monde ? Pourquoi dis-tu qu'il règne sur ton monde ? Il faut se poser ces questions, avant de brandir nos rameaux, nos réponses toutes-faites... Ou on entend ce texte des rameaux comme une confirmation de nos croyances, on en fait de une prise d'assaut de Jérusalem... Ou bien on l'entend comme l'annonce d'un messie d'humilité et de douceur (cf. Mt 11/29)... Ou bien on en fait un texte de conquérants, ou bien on en fait un texte de serviteurs...

Que signifie Seigneur ? Maître qui fait de moi un sous-maître, entendez par-là, avec un mauvais jeu de mots : celui qui soumet... Ou bien serviteur livré à l'humanité meurtrie qui m'appelle au service de l'humanité meurtrie ? Pour répondre à ces questions, il faut ré-entendre le mot Hosannah. Ça vient de l'hébreu : "hoshi'ah nna" qui signifie : "sauve, je te prie."

Mais depuis longtemps déjà dans le judaïsme on avait perdu le sens du mot. C'était devenu une antienne de procession, incantatoire. Qui sont ceux-là qui montent à Jérusalem ? Il y a, contenu dans leur chant, tout le malentendu qui va mener leur Seigneur à la Croix. Comme les pèlerins juifs en avaient coutume, le cortège va bien se diriger vers le temple. Mais pour le contester. Ce ne sont pas des saints derrière un saint homme. Mais une procession de pauvres bougres et bougresses qui appellent après le salut, sans même le savoir... Et Jésus le sait pour eux. Il se prête à leur jeu. Car leur salut passe par là. Par sa propre perte, à lui, leur salut à eux. Et chez les juifs, le salut, ce n'est pas d'échapper à la grande rôtissoire, dans un autre monde après la mort. Chez les juifs, le salut, c'est ici, dans la réalité de mes culpabilités, dans la réalité de ce qui m'accable, dans la réalité de ce qui m'angoisse et m'opprime. Le poids des jours, le joug de l'occupant romain, la colère de l'Éternel.... Sauver, en hébreu, ça signifie "mettre au large". Ceux qui se sentent coincés dans leur vie, dans leur religion, dans leur morale, dans leur patrie, dans leurs idées, ceux qui ont une boule dans la gorge, ceux dont l'estomac fait des nœuds, ceux qui sont prisonniers d'eux-mêmes, ceux-là seulement peuvent savoir ce que sauver veut dire.... Et leur procession est une ronde de liesse parce que dans les paroles de l'homme de Nazareth ils entendent l'écho de leur appel au secours. Bien sûr, ils se trompent sur lui, bien sûr ils sont tous abusés par les guérisons du prophète de Nazareth : ils croient qu'il vient confirmer leur compréhension de Dieu. Il vient la contester. Il vient les délivrer de l'emprise du sacré sur leur vie, il vient les libérer d'un système religieux qui peu à peu s'est enfermé sur lui-même, a capturé le Seigneur de la grâce, a voulu se constituer en pouvoir, a perdu la gratuité vivante d'Adonaï... Il vient nous délivrer de nos croyances, de nos valeurs réputées sacrées, celles que l'on utilise pour se justifier. Il vient ré-habiter nos blessures inavouées. Et c'est là qu'il nous sauve. C'est là qu'il est notre Seigneur ! Il vient habiter à nouveau nos blessures inavouables et inavouées, et il vient les éclairer du jour de la grâce. La vie n'est ni une punition, ni une récompense, mais la route où il nous accompagne, vers nos Jérusalem douteuses, nos Jérusalem religieuse, nos citadelles sacrées, pour les abolir et nous ouvrir un chemin de vie véritable...

Amen !

Thématique : Promesse de salut, écouter Dieu, posture prophétique, Seigneurie de Jésus.

Coordination nationale Evangélisation – Formation
Église protestante unie de France
47 rue de Clichy
75009 Paris

evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr